Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 17 (1943)

Heft: 1

Artikel: Un centre vaudois de culture artistique à Rome : "La maison des Bourguignons" (1798-1909)

Autor: Perrochon, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870021

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN CENTRE VAUDOIS DE CULTURE ARTISTIQUE A ROME : « LA MAISON DES BOURGUIGNONS »

(1798-1909)

Au pied de l'escalier de la Trinité des Monts, majestueux comme un fleuve et curieusement fantaisiste et rococo, une maison étroite et à la façade banale fut pendant plus d'un siècle un centre de relations artistiques italo-suisses et la propriété de peintres vaudois. « Maison des Bourguignons », tel est encore de nos jours le nom de cet immeuble, 31, place d'Espagne, où habitèrent différents artistes comme Christophe Schor, Antonio Borioni, les graveurs Berini et Girolamo Baugean, et au XVIIe les frères Courtois, surnommés à Rome les Bourguignons, bien qu'ils fussent des Franc-Comtois, nés à Saint-Hippolyte, à la frontière bernoise. Premier contact avec la Suisse. D'ailleurs le couvent des Ursulines à Fribourg possède de Jacques Courtois plusieurs toiles, et sa sœur Anna qui y fut religieuse décora de scènes pieuses les autels de la chapelle. Dès la fin du XVIIIe, à la « Maison des Bourguignons », Keiserman établit son atelier ; en 1811, il en acheta plusieurs étages qu'il légua à sa mort à son héritier, Charles-François Knébel, et les enfants de celui-ci

---

Sources : Le livre de M. Francesco SALVAGNINI, *I Pittori Borgognoni Cortese e la loro casa in Piazza di Spagna* (Rome 1938) ; les articles de Mlle D. AGASSIZ dans la *Revue historique vaudoise*, sur les Sablet (1929), Ducros (1927), Keiserman (1930), Ch.-Fr. Knébel (1935) ; de Charles GILLIARD sur le voyage à Rome de Béat d'Hennezel (*Bibliothèque universelle*, janvier et février 1914) ; les biographies de Léopold Robert par Mme D. BERTHOUD, de Charles Gleyre par Ch. CLÉMENT et Raphaël LUGEON ; l'introduction au *Catalogue des œuvres d'Emile David* (1905), de Mme BOVET-DAVID ; le chapitre consacré aux peintres par Paul BUDRY, dans la *Vie romantique au Pays romand* (1930) ; les renseignements inédits dus à l'obligeance de M. Charles KNÉBEL, à La Sarraz.

en demeurèrent propriétaires jusqu'en 1909. Enfin, dans cette maison, Charles Gleyre séjourna, et durant quelques mois, de janvier à avril 1885, Emile David y occupa un appartement.

Nombreux au XVIIIe furent les artistes suisses qui cherchèrent à Rome leur inspiration. Ainsi les Sablet, natifs de Morges, François, l'élève de Mme Vigée-Lebrun et Jacques, le « peintre du soleil », qui s'adonna au portrait et au tableau historique. Son « Berne protégeant les arts » évoque les Muses et les Grâces dans un décor italien. On peut du reste préférer à de telles compositions grandiloquentes des réalisations plus modestes à la luminosité méridionale ou ce *Peintre dans l'atelier*, vivant et au coloris heureux. La Rome des Sablet était celle de Pie VI, protecteur des arts, époque brillante, et les ruines étaient mises en faveur par l'archéologie de Winckelmann. Claude Lorrain, Canaletto, Panini... Et Ducros travaillait à ses aquarelles dont les verts aujourd'hui un peu fanés, les bleus si fins, les gris doux révèlent encore la subtilité et l'élégance. S'affranchissant de l'enseignement classique, il peignait avec délice les monuments majestueux, ajoutant parfois une note plus personnelle ; ainsi près des thermes de Caracalla, il esquisse la silhouette du Dr Tissot et de son ami Dapples, qui écrit le nom de sa fiancée sur un sycomore. Le séjour romain des Sablet et de Ducros fut interrompu par les événements politiques de 1793. Mais les uns et les autres gardèrent la nostalgie de Rome. Et dans le projet d'une Académie des arts qu'il pensait fonder à Lausanne, Ducros prévoit que les élèves de cette école iront compléter leur formation sur les bords du Tibre.

Il faudrait citer d'autres noms : Mullener, né à Lausanne et mort à Florence, et ce Béat d'Hennezel, bel esprit, coqueluche des salons d'Yverdon. Cet aristocrate sceptique livre dans le journal de son voyage l'envers du décor de la Rome d'alors, soulignant malicieusement les travers de ses logeurs, les défauts des paysans romains, ignorants, misérables, laids et rabougris, des ecclésiastiques pansus et rubiconds. Les artistes ne sont point jugés plus favorablement : chez les Sablet, il ne trouve que

défiance, jalousie, caquetage, esprit de parti ; Keiserman est un hâbleur. Mais, quand les troubles éclatent, il plaint les Sablet, bannis pour leurs idées politiques et leurs imprudences, et Ducros, qui a huit jours pour quitter les Etats de l'Eglise ; il réconforte Keiserman, mourant de peur. « Il m'a supplié de coucher chez lui ; j'y ai été trois nuits. » Las des puces qui l'obligent à allumer sa chandelle huit fois par nuit, d'Hennezel regagna Yverdon, avec dans ses malles une riche collection d'œuvres. « Je me faisais d'avance le plus grand plaisir de les montrer à mes connaissances. Ils ont voulu les voir pour pouvoir dire : J'ai vu. Ils ne s'y arrêtaient point, se dépêchaient d'avoir vu, étranglaient des bâillements. Ils fermaient le portefeuille en disant : C'est bien joli ! vous n'avez point perdu votre temps. D'autres par politesse me disaient, lorsque je les rencontrais : Je voudrais bien voir vos dessins d'Italie. Ils ne m'en ont jamais reparlé. »

En 1789, dans sa *Lettre sur les artistes suisses maintenant à Rome*, Louis Bridel pouvait noter leurs succès, et le *Journal de Lausanne* signalait leur réputation et leurs progrès.

*

Il ne semble pas que Ducros, comme on l'a dit parfois, ait habité la « Maison des Bourguignons ». Mais c'est lui qui fit venir Keiserman en Italie.

Né à Yverdon, le 13 mars 1765, François Keiserman était le huitième enfant d'une famille originaire de Baetterkinden et dont le chef, tailleur de pierres, jouissait d'une certaine considération. Fut-il l'artisan de ces belles façades que nous présentent les immeubles XVIIIe de la rue de la Plaine ? François Doxat, seigneur de Démoret, Marianne de Muralt, la fille du bailli, Rose Pilichody, fille d'un conseiller et seigneur de Bavois, acceptèrent d'être parrain et marraines du futur artiste. Il fréquenta le collège de la ville, alors qu'Yverdon était une cité où juristes et gens de lettres étaient nombreux, autour de de Felice et de son *Encyclopédie*, et que les bains attiraient de

nobles étrangers. Le collégien aimait à dessiner ; il fabriquait de petits soldats qu'il vendait à ses camarades, et avec l'argent ainsi gagné il achetait des crayons de couleur. A quinze ans, ne voulant pas entrer en apprentissage dans l'atelier paternel, il se réfugia à La Sarraz chez son cousin germain François-Nicolas Knébel. Leurs mères étaient sœurs, nées Veltik, d'Arzier. Son aîné de vingt-cinq ans, François-Nicolas, lui servit de père adoptif. Il exploitait une tannerie renommée, fondée vers 1680 par son aïeul venu du duché des Deux-Ponts, et qui dura jusqu'au début de notre siècle. Entouré des deux fils de François-Nicolas, Jean-François et Jean-Louis, Keiserman vécut alors des années heureuses, peignant dans la campagne verdoyante et aux abords de la cité. Puis, à Lausanne, il apprit le métier de dessinateur, et devint capable de gagner sa vie en copiant les aquarelles de Freudenberg et d'Aeberli. C'est alors que Ducros, qui avait déjà dans son atelier Birman de Bâle et Mullener d'Yverdon, fit venir le jeune Keiserman, dont le talent lui avait été signalé. Ducros fut déçu de son acquisition. On a prétendu qu'il exigea trop de Keiserman, et lui imposa des sujets trop difficiles. A dire vrai, une telle explication n'est qu'hypothèse. Les peintures de Keiserman datant de son arrivée à Rome montrent chez leur auteur un talent déjà sûr de lui ; il était capable de copier des Ducros ; mais de caractère indépendant, il le fit en innovant, dans une technique nouvelle que le vieux peintre ne tolérait pas chez ses élèves. Et ce fut la cause de leur séparation.

Débuts ardus. Keiserman loge dans un grenier, et en plein air, sans se lasser, il peint le Colisée, le Forum, les jardins de la villa Borghèse ; c'est là que le prince Borghèse remarqua cet adolescent absorbé par son travail. Il en eut pitié, il lui commanda deux aquarelles pour 300 louis chacune : premier succès. Quatre ans à Rome, six à Naples, puis retour à Rome. La ville a subi la conquête française, et l'éphémère république romaine. Peu à peu la vie artistique reprit sous Pie VII et à la suite de l'amnistie accordée aux patriotes. Et Keiserman profita de la paix recouvrée pour produire beaucoup. Violent, vigou-

reux, doué d'une puissance de travail énorme, il amassa alors une fortune considérable. Son sens des affaires le servait. Ses aquarelles se vendaient cher ; les amateurs en avaient pour leur argent, car le format de ces peintures est grand, souvent de 1 m. 20 sur 80 cm. Protégé par le prince Borghèse et sa femme, née Pauline Bonaparte, il était l'un de ces peintres dont les étrangers tenaient à emporter une œuvre, en souvenir de leur séjour dans la Ville Eternelle.

Parvenu à la fortune, Keiserman se souvient de ses parents en Suisse, de ces Knébel qui avaient encouragé sa vocation naissante. En 1803, il invita son cousin Jean-François à venir avec son fils, un Jean-François également, garçon de quatorze ans. Il voulut se charger de cet enfant, doux et naïf, le former, assurer son avenir. Il lui donna des leçons profitables. Bientôt l'élève égalait le maître et fut reconnu capable de dessiner des figures dans les paysages que Keiserman aimait à brosser, puis il lui fit composer des œuvres entières et il les signait selon l'usage du temps, comme si elles étaient siennes.

Car l'atelier Keiserman était devenu, comme d'autres, une véritable usine. Pour satisfaire une clientèle d'année en année plus nombreuse, des peintres venus de partout, de la Scandinavie à l'Espagne, du Caucase à la Grande-Bretagne, accommodaient à l'huile, à l'aquarelle ou au crayon tous les arcs de triomphe possibles, et les fontaines et le Colisée et Tivoli ; parfois, pour un amateur de pittoresque moins archéologique, ils ajoutaient au menu des brigands plus ou moins authentiques et parés d'un romantisme byronien ou quelque taureau échappé des marais pontins. Et l'on en venait à travailler à la pièce, chacun selon sa spécialité ; l'un les monuments, l'autre les paysages, un troisième les figures, et le patron signait le tout de son nom célèbre. Parfois des artistes en vogue s'associaient. Ainsi Keiserman et ce Pinelli, de qui les dessins rappellent ceux de notre Toepffer avec plus d'art, mais moins de finesse et de spontanéité. Souvent ils se rencontraient au café de Venise. Un jour, ils décidèrent de pratiquer leur art en commun. Pinelli peupleraient les aquarelles de Keiserman de scènes et de personnages. Quelques

produits de cette collaboration existent, munis de la double signature de leurs auteurs. L'association finit mal. Pinelli avait une tendance au grotesque et à l'humour. A l'ombre des ruines austères, il plaça des caricatures et des aventures comiques ; Keiserman fut scandalisé et la rupture s'ensuivit. D'autres peintres travaillèrent sous la raison sociale de Keiserman : Cormaldi, l'Anglais Thomas Dessoulavy.

Pendant près de vingt ans, Keiserman connut la faveur du public. Il était à l'apogée de son talent. Ses aquarelles avaient acquis une richesse de détails extrême, un dessin serré, précis, presque photographique, mais sans sécheresse grâce à l'habileté et à la perfection technique du peintre. Aux ruines fameuses, il ajoutait des sujets modernes, comme la bénédiction des troupes par Pie VI à Saint-Pierre. Des Anglais, des Allemands, des Américains emportaient de ces tableaux dans leurs lointains pays. Des Suisses aussi figuraient parmi les amateurs, ainsi le mécène neuchâtelois, Roulet de Mézerac, le bienfaiteur de Léopold Robert, qui en acquit une collection de plus de vingt-cinq exemplaires. Il fallait bien que la renommée de Keiserman fût grande, pour qu'on s'en émut même au Pays de Vaud, où l'on ne s'intéressait guère alors à la peinture. Le temps n'était pas loin où Charles Secrétan, dans sa boutade, placerait le berceau des arts sur les rives du Léman, car « ils y dorment d'un parfait sommeil ». Le gouvernement vaudois acheta pour le Musée de Lausanne un *Paysage italien*, aujourd'hui décoloré, et un petit *Arc de Titus*.

En 1810 Keiserman revint en Suisse pour le baptême de son filleul, Charles-François Knébel, fils de Jean-Louis ; il vit Ducros à Lausanne, et son ami le pasteur Levade. En 1811, il acheta une partie de la « Maison des Bourguignons », où dès 1798 il s'était installé. Il avait près de lui Jean-François et sa sœur Charlotte qui tenait le ménage avec compétence. Ces jeunes gens l'entouraient de soins affectueux. Célébrité, richesse, foyer agréable. Etape heureuse. Et c'est encore l'époque où le peintre acquit sa villa d'Arricia. Le printemps venu, il s'y rendait avec ses aides. On plantait les chevalets sous les

chênes verts ou dans les oliveraies, entre deux vignes. On couchait parfois dans quelque auberge primitive ou dans un couvent de moines hospitaliers. Puis, les toiles peintes étaient soumises à l'œil du maître, et celui-ci allait juger sur place de leur réalisme. Les séjours à Arricia se prolongeaient tard, jusqu'en novembre ; parfois Keiserman les interrompait pour passer quelques jours à Frascati, chez les Borghèse. Là le vit pour la première fois Léopold Robert. Avec son ami Navez, aimable et enjoué, et de Beauvon, gentilhomme fortuné, un Gascon qui se disait historien et avait surtout une imagination féconde, beaucoup de gaîté et de désinvolture, le jeune Neuchâtelois parcourait les Monts Albains. Ils admiraient de la terrasse de Frascati Rome toute claire et Tivoli sur les pentes vaporeuses des Appenins, quand ils se trouvèrent en présence d'un quinquagénaire parlant français qui les entraîna dans une villa voisine pour leur montrer ses peintures. Robert reconnut la technique de Keiserman ; il se présenta ; donna au peintre les lettres de recommandation qu'à son adresse lui avaient remises Maximilien de Meuron et Roulet de Mézerac. Keiserman, qui tranchait du grand maître, ne cessait d'énumérer tous les princes et les duchesses qui formaient sa clientèle. Les jeunes gens se poussaient du coude. A déjeuner, ils s'en firent des gorges chaudes.

Fier de sa réussite, Keiserman pouvait amuser des jouvenceaux et exciter leur ironie ; mais il ne mentait pas. Ces nobles amateurs de sa peinture n'étaient pas imaginaires. Dans sa maison, richement meublée, il recevait Caroline, reine de Naples et tant de lords et de marquises, et aussi des amis aux titres moins brillants, Staccoli le portraitiste, et Cavalleri, de l'école de Minardi. Et des Suisses, et des Français, hôtes de la Villa Médicis. Il leur offrait du chocolat et des sorbets à la canelle ; il les accompagnait dans les cabarets voisins pour déguster le café amer et absorber des glaces panachées.

Vie mondaine, vie populaire. On participait aux fêtes nombreuses. Sous le gouvernement papal, l'existence à Rome était facile ; comme tous les gouvernements très vieux, adoucis par

la durée, il était bénin. A condition de ne pas braver le Saint-Office, tout allait bien. De la « Maison des Bourguignons », on voyait déferler les cortèges de carnaval et les courses de chevaux libres, auxquels, pour les exciter, on piquait des pétards dans la croupe. Le soir, des muccoletti s'allumaient, petites bougies que l'on portait sur un bâton, et ceux qui n'en avaient pas s'efforçaient d'éteindre celles des autres. Vous savez qu'à ce jeu Aurèle Robert manqua laisser son beau mouchoir de coton tout neuf, ourlé et brodé aux Eplatures. Et il y avait les exécutions de brigands devant la prison Saint-Ange et les cérémonies religieuses où la pompe s'alliait à la joie populaire. Au Petit Tivoli les combats de lutteurs ou de chiens se terminaient par les feux d'artifices. Et l'opéra, et les marionnettes, et les réceptions de l'Académie Médicis. Ou tout simplement, la journée terminée, on se promenait sur l'esplanade jusqu'à la vasque au bord de laquelle Chateaubriand avait conçu les pages cadencées des *Martyrs*, on contemplait le soleil se coucher derrière le Janicule et Rome prendre des tons d'ivoire ou d'argent. On écoutait les rossignols en cage ; on s'endormait au murmure de la curieuse fontaine de Bernini. Durant le jour, on travaillait ferme, car infatigable lui-même, le patron ne permettait pas à ses collaborateurs de se livrer au farniente.

Les événements du début du siècle ne nuisirent pas à la vie artistique. Sous la domination impériale de la France, le préfet napoléonien, le jeune comte de Tournon, s'intéressait aux fouilles, fit déblayer le Colisée et le Forum abandonnés aux bœufs et aux chèvres, sauva les parcs de la Villa Médicis et de la ville Borghèse, empêcha que l'emplacement des jardins de Lucullus ne devînt la proie de spéculateurs. Et quand, en 1814, Pie VII revint de Fontainebleau, la restauration dura, brillante, jusqu'à sa mort en 1823, et à l'élection de Léon XII, pontife austère, qui voulut transformer Rome en ville-église, fermant les cabarets et supprimant l'éclairage des rues. Mais à cette époque, les épreuves pour Keiserman ont commencé.

En 1822, Jean-François Knébel mourait à trente-deux ans. Son talent s'épanouissait. Les rares œuvres signées de lui, peintes pour ses parents de Suisse et qui datent de son adolescence, montrent bien son originalité. Fier de lui, son maître affirmait : « Il fera de meilleurs Keiserman que moi. » Celui-ci fut accablé par cette perte. L'arrivée à Rome de deux cousins du défunt, Charles-François et Jean-Charles, deux enfants de quatorze et douze ans, fit diversion. Ne perdant pas son temps, Keiserman voulut leur apprendre son art. Et comme l'un d'entre eux, Charles-François, montrait des dispositions étonnantes, il songea à l'adopter. En 1823 les actes sont dressés, l'un à La Sarraz, l'autre à Rome, vantant tous deux les qualités de conduite et de caractère de Charles-François. Et nous apprenons comment « le père adoptif embrasse l'adopté et, comme s'il l'avait procréé lui-même, lui confère la filiation légitime. En signe d'acceptation d'une telle félicité, le jeune François Knébel, à présent Keiserman, baise la main de M. l'adoptant avec respect, puis adopté et adoptant s'embrassent tels qu'un fils et un père... » Scène touchante, dont les lendemains ne furent point sans nuage. En 1824, Charlotte Knébel, qui venait d'épouser l'avocat Pozzi, mourait en couches. Elle avait sur son jeune cousin une grande influence, lui inspirait confiance et affection. Livré à lui-même l'adolescent prit des habitudes d'indépendance. Des conflits s'élevèrent entre le jeune homme capricieux et Keiserman, de plus en plus autoritaire. Alors le peintre fit venir de La Sarraz un frère de son fils adoptif, Louis, dit le Romain, qui se fatigua vite de copier des aquarelles et retourna au commerce paternel, et leur sœur Isaline. Isaline n'avait pas l'autorité de sa cousine Charlotte. Elevée par une mère de mérite, elle était bonne ménagère ; elle était d'humeur agréable, mais elle était romanesque. Elle s'éprit d'un ami de Keiserman, le capitaine Speranza diMontepagano, officier de la garde royale de Naples, fort bel homme, beaucoup plus âgé certes que son amoureuse, mais paré de gloire et d'un uniforme impressionnant de dorures et de pourpre. Keiserman furieux, ne voulant pas perdre une fois de plus sa maîtresse de maison, se brouilla

avec le guerrier et ordonna à Isaline de rompre immédiatement. La jeune fille partit en secret pour Naples où les dames de la cour, émues de ce roman d'amour, lui offrirent son voile de mariée, en dentelles de Venise.

Surtout — et là est la raison de la mésentente — Charles-François s'avisait de peindre à sa guise ; il avait en esthétique d'autres conceptions que Keiserman. Et clandestinement il se maria. En 1829, peu après son arrivée à Rome, Gleyre écrivait à sa famille : « J'ai vu ce matin Keiserman de La Sarraz, dont vous avez entendu parler ; c'est un vieux chien d'avare, dont il n'y a rien à espérer de bon. Il va, je crois, renvoyer ses neveux (ses cousins) et se marier. Devant moi, il s'est mis à reprocher à son neveu tout ce qu'il a fait pour lui ; il l'a appelé ingrat, et que sais-je moi, toutes sortes de noms plus aimables les uns que les autres. Et pourtant ses neveux n'ont pas l'air plus méchants que mes frères et moi ; au contraire, s'il y a une différence, elle est en leur faveur. »

Sans grands événements désormais, l'existence de Keiserman se poursuivit. Parfois dans son appartement luxueux, devant ses meubles en marquetterie, décorés de ses initiales, le vieux peintre songeait. Il avait réussi, le fils du tailleur de pierre, arrivé à Rome à pied et sans le sou. Il avait une grande fortune ; des centaines et des centaines de milliers de lires. Ses tableaux se vendaient cher ; il avait maison de ville et villa des champs ; il était reçu dans de nobles familles, traité en égal par des artistes célèbres ; ses compatriotes de passage sollicitaient ses conseils et son appui. Et pourtant... Il n'ignorait pas la jalousie que suscitait le faste qu'il affichait ; et la mélancolie l'assiégeait. Ce réaliste, si peu sentimental en apparence, était un tendre ; il souffrait des deuils qui l'avaient dépouillé et des malentendus qui le séparaient de Charles-François et d'Isaline. Accessible à la générosité, ne passait-il pas pour avare ? Il y a plus. Keiserman était un artiste. Certains de ses tableaux donnent l'impression d'un presque grand artiste. Si le goût de l'argent ne l'avait possédé, s'il ne s'était contenté de succès faciles et fructueux, s'il avait employé à développer son talent

et à la poursuite désintéressée de l'art toute l'énergie qu'il avait mise à former ses élèves, à les maintenir dans sa technique et sa discipline, à diriger sa fabrique picturale au rendement immédiat et aux gros bénéfices... à quelle perfection ne serait-il pas parvenu ? Sa carrière artistique, il l'avait compromise pour une réussite financière. Ce remords est la cause profonde de la tristesse du vieillard. A quoi servirait-il à un homme de gagner le monde ?... Pour échapper à cette hantise et à la solitude intime, il demanda à la religion des consolations. En 1828, il se convertit au catholicisme. Léon XII voulait lui administrer le baptême le matin de Pâques à Saint-Pierre. Une indisposition obligea le pontife à charger de cet office l'un de ses cardinaux. Le comte Esterhazy fut le parrain. En 1833, Keiserman terrassé par une apoplexie dans son atelier de la place d'Espagne, laissait ses biens à son fils adoptif, qui occupa la « Maison des Bourguignons » jusqu'en 1855. Alors il la confia à ses enfants pour s'installer ailleurs avec sa seconde femme, une jeune et belle Romaine.

Keiserman, comme Ducros et les Sablet, fut un peintre à l'aquarelle en plein air, alors que la plupart des paysagistes, s'inspirant des classiques, de Poussin, de Claude Lorrain, ou de la tradition italienne ou encore de l'école anglaise, dessinaient des paysages dans leur atelier. Fasciné par la vie de Rome, séduit par son atmosphère, il en a compris la séduction et le charme. Son œuvre inégale a plus de force, de puissance, de métier que celle de Ducros, et dans sa manière on pressent les tendances émancipatives des peintres de l'époque postérieure.

*

Charles-François Knébel, profitant de la stricte discipline de son maître, fut un dessinateur habile. Il fit d'excellents portraits qui ont la fermeté des dessins d'Ingres. Sa *Cascade de Tivoli* (huile), son *Lac Néri* (aquarelle) que possède le Musée de Lausanne, et tant de toiles de la collection Knébel à La Sarraz montrent la finesse de ses tons, la minutie de son dessin. C'est

l'œuvre d'un homme de goût. Blond aux yeux bleus, il n'avait pas la prestance volontaire de Keiserman, mais une distinction racée. Ses amis ont vanté sa délicatesse de sentiments, son caractère aimable. Sous sa direction, la « Maison des Bourguignons » continua à être un centre de culture et d'amitiés, avec moins de faste qu'à l'époque précédente, plus d'intimité, plus de discrétion. Il était lié avec Morelli, le peintre d'histoire et de scènes religieuses, J.-Charles Koch le graveur, le peintre Pio Joris dont Paris salua le succès ; il l'était aussi avec de Sanctis, élève de Minardi et auteur d'une partie des fresques de la basilique de Saint-Paul et qui fit de Knébel un portrait remarquable, de Maes-Canini, de qui Amsterdam et Munich possèdent des toiles, de Landesio, créateur en Italie de la lithographie. Aux réceptions de la Villa Médicis, il rencontrait François Français, grand prix de Rome, qui dédia à « l'ami Knébel » une charmante vue du lac Némi, Achille Benouville, qui remporta en 1845 le premier prix de paysage historique et de qui les deux fils, nés à Rome, furent architectes de talent. Ses relations étaient d'ailleurs étendues, car il exposa à Milan et à Bruxelles, et souvent séjournait dans les Abruzzes, ou chez sa sœur à Teramo et à Naples, où il retrouvait le colonel de Gingins-La Sarraz, commandant du régiment suisse.

Autant que de Rome, Charles-François Knébel goûtait le charme des environs de Naples et surtout des horizons bleus, de l'herbe jaunie et des aqueducs bruns de la campagne romaine. Sensible à l'aspect sauvage du Latium, il ne pensait pas sans doute comme Mme de Staël, Bonstetten ou Sismondi aux moyens de rendre la vie à ces contrées incultes ; il les aimait dans leur âpreté et leur stérilité ; il ne dédaignait point de s'entretenir avec les bergers et de partager leur chétif repas de pain dur et d'étourneaux grillés à la flamme.

Charles-François Knébel eut peu de rapports avec la Suisse. Il y revint une fois saluer son père malade. Son œuvre était plus appréciée en Allemagne ou en Belgique que dans le canton de Vaud. Lorsqu'en 1877, sa famille donna en souvenir de lui un de ses tableaux au Musée lausannois, le *Nouvelliste vaudois*

se dit « heureux que le Musée possède cette toile d'un Vaudois plus connu à l'étranger que dans son propre pays ».

Des deux enfants de son premier mariage, l'un, Titus, fut peintre lui aussi, et sans atteindre à la célébrité, il laissa une œuvre abondante de paysages de Rome et d'Ostie, et du Vésuve, et même un taureau qui ne manque pas de relief. En 1898, il mourait célibataire, à soixante-cinq ans. Sa sœur, Eléonore, eut plus de personnalité. Vive, menue et gracieuse, aux traits réguliers, avec une grande douceur d'expression, blonde aux yeux bleu sombre, le teint frais et clair, elle savait ce qu'elle se voulait. Et son port en imposait. Femme de tête, sage, intelligente et gaie, esprit lucide et ouvert, elle fut l'âme de la « Maison des Bourguignons » pendant un demi-siècle. Elle avait eu son roman d'amour. Elle avait aimé, comme sa tante Isaline, un bel officier. La famille du jeune homme n'avait pas trouvé la dot suffisante et l'idylle fut rompue. Elle continua à vivre dans la maison familiale jusqu'en 1909, seule dans la vieille demeure qui avait vu tant de talents s'épanouir, briller puis sombrer dans l'oubli. Sous les cheveux blancs, elle avait gardé son visage apaisé ; à peine son sourire s'était-il un peu désabusé. C'était une « belle âme », selon le mot de ses amis romains.

Toujours accompagnée de ses fidèles servantes, Salma et Santina, la tante et la nièce, qui la servirent pendant trente ans, Mlle Eléonore ne s'éloignait de la place d'Espagne que pour gagner en été sa maison de campagne. Et pendant l'une de ses absences, le neveu de Salma, jeune prétentieux qui se croyait un génie, se permit « d'embellir » certains tableaux de Knébel, de surcharges, ainsi tel pêcheur napolitain dont le costume ferait la joie d'un folkloriste, mais qui est d'un désastreux effet, ou sur une autre toile un troupeau de bœufs inopportuns.

*

Signalons enfin deux présences : celle de Charles Gleyre et celle d'Emile David.

Gleyre, de qui la grand'mère maternelle était une Knébel, sœur de François-Nicolas, le protecteur de Keiserman et le grand-père de Jean-François et de Charles-François, passa à Rome quelques années, de 1829 à 1834. Peu admiratif du caractère de Keiserman, comme nous venons de le voir, il avait pour le « fameux M. Knébel » plus de sympathie. Dans l'atelier de la place d'Espagne, il fit son portrait d'un coloris un peu froid, mais d'un dessin remarquable. Là aussi, il peignit le père de Charles-François, Jean-Louis, de passage à Rome, avec un réalisme à la Balzac, qui n'épargne ni son œil fermé, ni sa tête mal coiffée, et le capitaine Speranza di Montepagano, à l'allure martiale dans sa tunique blanche soutachée d'or et son dolman rouge. L'époque romaine de Gleyre fut d'ailleurs une période d'incubation. La vue de tant de chefs-d'œuvre l'avait écrasé ; il doutait de sa vocation. Comment égaler de si grands maîtres. « Ces gens-là ont tout fait. » D'autre part l'existence était dure pour lui. Sans doute la vie romaine l'amusa : « Le pape est malade. Les Romains sont d'une inquiétude extrême. Ils désirent sa conservation avec une ardeur incroyable jusqu'au mercredi des Cendres. S'il mourait avant cette époque, il n'y aurait pas de Carnaval. » Les troubles de 1830 ne l'effrayèrent guère ; il ne partageait pas les anxiétés de ses amis de Suisse, qui, eux, croyaient aux nouvelles des journaux. La *Gazette de France* avait parlé de meurtres, d'élèves de l'Académie de peinture assassinés... « C'est un grand mensonge. Personne n'a reçu de blessure qu'un portier, à la fesse droite. » S'il était heureux que les gens de La Sarraz eussent tué un ours gris de trois quintaux, il aurait aimé manger à sa faim, même de l'ours. Il devait se contenter de repas à douze sous. Ses vêtements étaient délabrés ; il peignait à l'aquarelle leurs coutures blanchies. A la moindre averse, les couleurs se répandaient sur l'étoffe et tout était à recommencer. Il travaillait peu. Contemplation silencieuse, flânerie. Son éducation se complétait dans la compagnie de Léopold Robert et de Charles-François Knébel, de Berlioz, de Louis-Bonaparte. Et quand il n'avait plus d'argent, il dessinait pour payer l'arriéré ; il donnait des leçons à

la fille de l'impératrice de Russie ; il empruntait ces jours-là à l'un de ses amis un habit présentable, un magnifique frac bleu à larges basques et à boutons d'or. Il se prit d'une telle affection pour ce vêtement, qu'il finit par le troquer contre un dessin.

Les quelques tableaux que Gleyre fit à Rome alors sont curieux et trahissent l'influence du romantisme qui pourtant avait si peu d'affinité avec son génie propre. Ainsi ces *Brigands romains dévalisant des Anglais*, ou d'autres toiles moins scabreuses : *Raphaël quittant la maison paternelle, Le premier baiser de Michel Ange, La mort de Françoise de Rimini*. En 1834, Gleyre quittait ses amis de la « Maison des Bourguignons », et partait pour l'Orient.

Emile David, en 1885, habita quelques mois un appartement meublé qu'il louait à Mlle Eléonore Knébel. On sait quelle influence profonde le paysage italique eut sur David, quelle révélation avait été pour lui le premier contact avec l'atmosphère de Rome en 1848, et combien, jusqu'à sa mort en 1891, il demeura fidèle à cette ville. Dès 1873, il y passa régulièrement ses hivers, regagnant en été sa propriété lausannoise du Languedoc. Artiste consciencieux, plus audacieux que Gleyre, poète original, David trouvait dans la peinture son mode d'expression le plus naturel. Ses tableaux ne sont pas de ceux qui en imposent à première vue. Ils captivent par leur caractère d'intimité. Certaines de ses compositions peuvent paraître désuètes. Ses paysages d'Italie sont d'un pur dessinateur et d'un peintre sensible à la matière picturale. Emile David — on l'a dit — est notre Corot. Dans son appartement romain — une saison place d'Espagne 31, puis dans un autre immeuble de la même place — encouragé par une femme qui partageait ses goûts, une Lausannoise, Louise Mercier, il travaillait beaucoup et recevait des Italiens comme Costa, fervent garibaldien, des Français, ainsi Hamon, doux peintre de rêves, Pauvert de Lachapelle, mystique passionné de légendes sacrées et archéologue érudit, Dutruit, le collectionneur parisien,

malicieux et bon enfant; des Suisses encore au hasard des séjours : Etienne Duval, Pascalis et ce Léon Berthoud, peintre neuchâtelois à l'âme chevaleresque, « qui n'était heureux que quand il avait du chagrin », le philosophe vaudois Frédéric Frossard et sa sœur Caroline, auteur de récits champêtres. Longues et animées, les conversations se prolongeaient, élevées toujours, curieuses de tout; seule la politique en était absente.

La « Maison des Bourguignons » est une page intéressante de l'histoire de nos beaux-arts et de nos relations romaines. Elle fut le cadre pittoresque de toute une activité, elle offrit à des Vaudois le milieu favorable à l'éclosion de leur tempérament artistique.

L'Italie et surtout Rome ont inspiré les artistes suisses de l'époque romantique plus que leur propre pays. Avant cette période, Aeberli, Freudenberg, les Lori avaient goûté les sites de l'Helvétie. Plus tard, Hodler, Calame, Hornung et d'autres devront à nos paysages le meilleur de leur inspiration. Au temps du romantisme, c'est l'Italie qui est la maîtresse d'inspiration; l'Italie seule pour Ducros, Keiserman, Knébel; l'Italie et la Grèce et l'Orient pour Gleyre et David. Tandis que nos poètes, Monneron, Durand, les Olivier célébraient la mystique alpestre et le génie du lieu caché dans les rochers de nos montagnes, Gleyre se demandait quelle folie poussait ses contemporains à suer sang et eau « pour aller contempler un peu de neige sale ». Pour Ducros, Keiserman, les Knébel, la montagne, c'est le Pincio. D'ailleurs, le romantisme de ces peintres est d'une essence particulière, un romantisme d'avant 89, élevant au suprême degré du pittoresque et de la noblesse les ruines d'architecture dans un paysage à figures. « Sous leur pinceau, a remarqué Paul Budry, les ruines gardent le sourire imperturbable de l'intelligence. René n'a point passé par là. Ces fabriques déchues n'ont pas l'air de croire à leur malheur; elles ont été peintes à l'œil sec. » Et pourtant plus d'un de ces talents mérite mieux que l'oubli. A leur manière, ces Vaudois ont rendu ou tenté de rendre la nature méridionale. Par là, leur peinture est toujours actuelle. Comment en effet des artistes seraient-

ils insensibles aux soirs empourprés de la Vénétie et à ses matins plus triomphants encore, à la grâce de l'Ombrie, à la douceur de la Toscane, à la beauté de la Ville Eternelle, à l'atmosphère de ses jardins, que tant d'écrivains, de Chateaubriand à André Gide ont célébrés, et dont la révélation dépasse les descriptions les plus enthousiastes, et n'oublions pas cette campagne romaine où une teinte harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux.

Henri PERROCHON.